



SUD Grenoble
communauté de communes

Les bonnes nouvelles

du Sud Grenoblois

Recueil de nouvelles
du concours d'écriture 2010
de la communauté
de communes
du Sud Grenoblois

3^{ème} édition



LA RÉVOLUTION
*C'est mon
cheval
de bataille !*



- Les bonnes nouvelles du Sud Grenoblois -

LES BONNES NOUVELLES DU SUD GRENOBLOIS

3^{ème} édition

*Recueil de nouvelles du concours d'écriture 2010
de la communauté de communes du Sud Grenoblois*

- Les bonnes nouvelles du Sud Grenoblois -



Clos Jouvin - 100 montée de la Creuse - 38560 Jarrie
Tél. 04 76 68 84 60
www.sudgrenoblois.fr

Edito



Une 3^{ème} édition « révolutionnaire » et inspirée !

Intégrée aux événements majeurs de l'été 2010 du Sud Grenoblois que furent les Fêtes Révolutionnaires de Vizille et la manifestation équestre Equirando, la 3^{ème} édition du concours de nouvelles organisée par la communauté de communes du Sud Grenoblois a trouvé une nouvelle fois une bonne audience auprès des amateurs d'écriture !

Trente-deux candidats, dont onze dans la catégorie des moins de 15 ans, ont fait virevolter leur plume pour présenter au jury et au public des nouvelles devant comporter la phrase "La révolution, c'est mon cheval de bataille !". Exploitée de toutes les manières, conjuguée à tous les temps, celle-ci a inspiré les auteurs qui ont démontré à travers leur texte que la Révolution ne se trouve pas seulement sur les champs de bataille, mais qu'elle est aussi présente dans nos actes, nos comportements, nos esprits...

Le jury du concours, présidé par l'écrivain Brigitte Varel, et composé d'élus et de techniciens de la communauté de communes du Sud Grenoblois, a sélectionné six nouvelles rivalisant par la qualité de leur écriture, l'intérêt de leurs dialogues et la magie des mots.

Les résultats ont été annoncés le 22 juillet 2010 dans l'enceinte de la salle du Jeu de Paume de Vizille lors de l'inauguration officielle des Fêtes Révolutionnaires, en présence notamment des candidats et des élus de la communauté de communes. Ce sont ces nouvelles primées et leur auteur que je vous propose de découvrir dans ce recueil mis à votre disposition dans toutes les mairies et bibliothèques du Sud Grenoblois.

Merci à tous les participants et bonne lecture à tous !

Norbert Grimoud

Président de la communauté de communes du Sud Grenoblois

- Les bonnes nouvelles du Sud Grenoblois -

Lauréats du concours de nouvelles 2010 du Sud Grenoblois

Sommaire :

Catégorie “Enfants”

1 ^{er} prix : « La Lettre » d'Alicia Josse	7
2 ^{ème} prix : « Ma Révolution » de Justine Chappuis	15

Catégorie “Adultes”

1 ^{er} prix : « Jamais si près d'elle » de Laurent Vercueil	19
2 ^{ème} prix : « Interactions gravitationnelles » de Fanny Bonfils	25
3 ^{ème} prix : « Le bel équilibre saboté » de Jacky Fils	35
4 ^{ème} prix : « Cousu d'or » de Hervyane Bouvier	41

- Les bonnes nouvelles du Sud Grenoblois -

Alicia Josse

Catégorie “Enfants” - 1^{er} prix

*14 ans, lycéenne,
Vaulnaveys-le-Haut (Sud Grenoblois)*



« L'écriture fait partie de mes passe-temps favoris depuis que j'ai 7 ans, mais je n'avais encore jamais fait de concours. J'ai commencé à écrire en faisant des comptes-rendus de voyage.

Le sujet de ce concours m'a vraiment intéressée, j'étais alors en 3^{ème} et nous étudions justement la Révolution. Ça m'a donné des idées pour ma nouvelle ! L'inspiration est venue ensuite toute seule.

J'ai choisi de raconter l'histoire d'une jeune fille, qui pendant la deuxième guerre mondiale décide de prendre part à la Révolution pour sauver son pays. Elle va rencontrer des personnes qui vont l'aider et va retrouver une partie de sa famille qu'elle avait perdue de vue. Mon personnage va ainsi mener sa Révolution personnelle et prouver au lecteur que si l'on a des idées, il faut se battre pour elles ! »

La Lettre

...

Elsa était épuisée. Cela faisait maintenant une semaine qu'elle était partie du Mans. Là-bas, elle n'avait plus rien. Son frère était parti pour la relève, enlevé deux ans plus tôt par le STO. Ses petites sœurs étaient mortes de faim et de froid. Ses parents étaient sortis un soir et n'étaient jamais revenus. Un matin, une affiche avait été placardée dans le village. « Seront fusillés demain, pour résistance, les dénommés : Léon VENET... Toutes les femmes du même degré de parenté seront condamnées aux travaux forcés. Tous les enfants, jusqu'à 17 ans révolus, des hommes et des femmes frappées par ces mesures seront remis à une maison d'éducation surveillée ». Elsa avait alors 16 ans et avait décidé de fuir. Emportant avec elle le strict minimum, elle avait pour but d'arriver chez son oncle qui, comme ses parents, était aussi un résistant. Élevée comme résistante, haïssant l'occupant pour ce cauchemar qu'était devenue sa vie, elle ne craignait pas de mourir pour mettre fin au régime d'Hitler.

Cependant, une fois arrivée chez son oncle le lendemain, elle apprit que celui-ci était gravement malade. Il lui fit part de ce qu'il avait appris en entrant dans la résistance, puis, il lui confia :

« J'ai eu une mission juste avant de tomber malade. Il faut absolument que cette lettre parvienne à son destinataire d'ici une semaine. C'est très important pour la France ».

- Je peux le faire à ta place.

- Toi ? Mais tu es trop jeune. En plus, tu es une fille. Tu ne peux pas faire tous ces kilomètres seule...

- Bien sûr que si. De toute façon, si ce n'est pas moi, qui pourra le faire ? Donne-moi ta lettre, dis-moi où la porter et je la délivrerai à bon port ».

Le vieil homme désigna la commode de l'autre côté de la chambre.

« Là-dedans. L'adresse est '540 rue de l'église, Paris'. Merci ma petite Elsa. Merci du fond du cœur.

- Repose-toi maintenant et tâche de récupérer » lui conseilla la jeune fille. Elle sortit discrètement de la chambre alors qu'il se rendormait et se mit en route vers Paris, passant par les champs et les forêts, ne traversant que très

rarement des villages pour ne pas être questionnée. Mais plus que la peur d'être arrêtée et tuée ou emprisonnée, c'était l'avenir des Français qui la poussait en avant vers la réussite de sa mission.

Deux jours plus tard, elle arrivait à Paris. Elle chercha la rue de l'église qu'elle trouva rapidement. Elle fut surprise de découvrir que le numéro 540 n'était pas une maison mais un bar. Une fois convaincue qu'elle n'avait pas fait d'erreur, elle entra.

La salle était pleine. Il y faisait une chaleur étouffante et alors qu'elle allait renoncer à chercher le propriétaire dans cette pagaille, un jeune serveur se heurta à elle.

« Désolé ! » lança-t-il, rattrapant son plateau de justesse.

Quelques pièces tombèrent au sol et Elsa se baissa pour l'aider à les ramasser. Elle les lui rendit et, lorsque son regard croisa le sien, elle rougit. Elle espéra que cela ne se vit pas et essaya de se reprendre en expliquant qu'elle souhaitait voir le barman.

« Vous devriez repasser plus tard, lui dit-il.

- Mais c'est très important ! »

Elle sorti la lettre de sa poche de manteau, mais avant qu'elle eut pu lui expliquer que c'était pour la donner au patron qu'elle était ici, le jeune homme lui saisit le poignet et l'entraîna au fond du bar. Là-bas, il fit un signe à un homme d'une quarantaine d'années qui vint les rejoindre, l'air bougon. Alors, il lui souffla quelques mots à l'oreille et, immédiatement, l'homme ouvrit une porte, les poussa à l'intérieur d'une petite salle et referma derrière lui. Assuré que personne ne les entendrait là, il ouvrit la lettre.

Son expression était grave et une fois qu'il eut fini de lire, il regarda Elsa.

« Tout d'abord, je dois te remercier de nous avoir apporté cette lettre. Son importance est capitale pour nous. Je pense que tu as du réaliser que nous faisons parti des réseaux de FTP mais je doute que tu saches exactement comment nous fonctionnons.

Elsa secoua la tête.

- Dans ce bar se regroupent de nombreux résistants tous les soirs afin d'organiser des plans, lui expliqua fièrement le jeune homme. Nous partageons nos informations et ensuite, nous agissons contre le régime.

- Ce soir, nous allons pouvoir élaborer un plan et le mettre en place » finit le patron. « David, je suppose que tu sais ce qu'il te reste à faire ».

Le jeune homme hocha la tête, jeta un regard amusé à Elsa qui ne comprenait absolument pas de quoi sa mission pouvait bien s'agir, lui fit un clin d'œil, et sortit par la porte de derrière. Alors, le barman se tourna vers la jeune femme et lui proposa d'aller se reposer : elle devait être épuisée d'avoir autant marché et il y avait un lit à l'étage. Elsa accepta avec joie et il lui désigna un escalier qui menait à un couloir.

« C'est la deuxième à droite. Tu voudras qu'on te réveille pour la réunion ce soir ? »

Elsa accepta volontairement : rien ne lui ferait plus plaisir.

« Au fait, je m'appelle Rémi, et le jeune homme prétentieux que tu as vu, c'est David.

- Je m'appelle Elsa.

- Eh bien, c'est un plaisir de te rencontrer ».

Elle le remercia et monta à sa chambre. Une fois la porte refermée derrière elle, elle s'effondra sur le lit, appréciant le confort du matelas. Le sommeil la submergea rapidement, si bien qu'elle s'enroula dans ses couvertures et ne laissa que son cerveau fonctionner.

Qu'allait-il arriver ensuite ? De quoi pouvait bien parler cette lettre ? Était-elle alors aussi importante que lui avait dit son oncle ? Qu'allait faire David ? Puis, elle pensa aussi à sa famille. Où étaient ses parents ? Étaient-ils encore en vie ? Son oncle aussi ? Son frère essayait-il aussi de résister, là-bas, en Allemagne ? Ou s'était-il fait de bons amis ? Elle ne savait pas ce qu'elle aurait préféré, elle, pour son frère. Une vie simple entourée de personnes fiables, respectant le gouvernement et ses règles ? Ou bien une vie de rebelle, une vie de danger, une vie compliquée où on est sans cesse rongé par la peur de mourir ? Y avait-il une bonne et une mauvaise vie ? Ne pas lutter contre l'occupant était-ce vraiment une mauvaise chose ? Était-on un lâche si on ne faisait rien ? Est-ce qu'au contraire, se révolter était une faute ? Ne serait-on pas plus heureux d'accepter la vie comme elle vient, sans chercher à résister ? Était-il inutile de mettre sa vie en danger pour

si peu ? C'est avec toutes ces questions en tête qu'elle s'endormit profondément.

Elsa fut réveillée par de légers coups tapés à sa porte. Elle mit quelques secondes à se remémorer des événements de la journée, et, dès qu'elle se souvint de la réunion, elle sauta hors de son lit.

« Elsa ? Tu es réveillée ? demanda Rémi, de derrière la porte.

- Oui oui. J'arrive » le prévint-elle.

Quelques instants plus tard, elle le rejoignait en bas. Elle parcourut la pièce du regard. Au fond, les stores étaient fermés, et les bougies sur les tables étaient la seule source de lumière. Des personnes de tout âge assistaient à la réunion. Elle aperçut David et le rejoignit. Il y avait une chaise libre à sa table et elle s'y assit. Elle hésita à lui demander ce qu'il avait fait plus tôt mais lorsqu'elle se remémora son arrogance, elle conclut qu'elle ne saurait jamais la vérité.

Elle chercha des yeux Rémi et le trouva derrière le comptoir, lui aussi parcourant la salle des yeux, s'assurant que tout le monde était bien là. Il la vit et lui sourit, avant de s'éclaircir la gorge. Tout le monde se tut. Alors, il commença :

« Nous avons reçu aujourd'hui une lettre très importante. Je souhaiterais, bien que je fasse confiance à toutes les personnes ici présentes, que vous ne parliez à personne, même à ceux qui sont ici ce soir, de cette lettre une fois que vous serez sortis d'ici. Cette lettre fait allusion à un plan issu d'une conférence de chefs nazis. Il évoque une 'solution finale'. Je cite : 'La solution finale du problème juif en Europe devra être appliquée à 11 millions de personnes. Dans le cadre de la solution finale du problème, les Juifs devront être transférés sous bonne escorte à l'Est et y être affectés au service du travail. Formés en colonnes de travail, les Juifs valides, hommes d'un côté, femmes de l'autre, seront amenés dans ces territoires pour construire des routes : il va sans dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique.' »

Rémi se tut et attendit. Tout le monde dans la salle avait écouté avec grand intérêt et se concertèrent silencieusement du regard. Puis, ils se retournèrent vers l'homme qu'ils avaient écouté.

« Quel est donc le plan ? demanda un jeune garçon.

- Leur 'solution' est pour cette semaine. En conséquence, nous devons agir vite. Je suppose qu'ils agiront dans la nuit, pour les surprendre et donc éviter toute fuite... Il faut tout d'abord prévenir subtilement le plus de Juifs

possible. Ensuite, je pense que nous pouvons prévoir que beaucoup d'entre eux seront bien incapables de faire quoi que ce soit. Nous devons alors en cacher quelques uns chez nous. Il y aura beaucoup de demandes et peu de places donc il faudra privilégier les enfants ».

Au cours du reste de la réunion, on compta que chacun pourrait héberger en moyenne 5 enfants.

La date n'étant pas sûre et certaine, ils devraient attendre et guetter toutes les nuits au cas où, et prévenir leurs voisins Juifs de leur arrivée.

« Je n'ai aucune idée de la façon dont l'événement va se dérouler. J'espère que lorsque cette nuit viendra, aucun d'entre nous n'aura de problème. Je vous demande maintenant si ce plan convient à tous et à toutes ? ».

Un murmure d'approbation parcourut la salle. Alors, on commença à se lever, à ranger les chaises silencieusement, et la pièce se vida. Seuls Rémi, David et Elsa restèrent. La jeune fille allait s'excuser pour monter à sa chambre lorsque David prit la parole :

« Eh bien. Dans quel monde vivons-nous ? C'est pas une vie, ça...

- C'est quoi une vie, d'après toi ? » demanda alors la jeune fille.

Il réfléchit quelques instants avant de répondre :

« Une vie, c'est être heureux tout en respectant la vie des autres. Là, on est en enfer ».

Un long silence s'installa après ce court échange. Elsa réfléchit à la définition d'une vie que lui avait donnée David et finalement jugea qu'elle lui convenait parfaitement. Elle regarda le jeune homme aider Rémi à souffler toutes les bougies et remarqua que derrière son allure de serveur maladroit et orgueilleux se cachait quelqu'un de sincère et généreux. Pareillement que lors de leur première rencontre, leur regard se croisèrent et Elsa s'empourpra et baissa les yeux. Elle bafouilla qu'elle montait à sa chambre mais alors qu'elle allait s'éclipser hors de la pièce, David lui proposa de la raccompagner. La jeune fille accepta malgré elle.

Dès qu'ils furent seuls, il déclara :

« Elsa, je sais que tu ne me connais pas mais je voulais te demander si tu étais bien sûre de vouloir participer à cette mission ».

Il avait sorti ça si rapidement qu'Elsa ne sut que répondre et le regarda fixement pendant de longues secondes. Le jeune homme rougit et continua :

« Tu sais, jamais une fille ne m'avait fait autant d'effet que toi. Ce qui va se passer risque d'être extrêmement dangereux. Est-ce que tu ne voudrais pas renoncer à nous aider ? Je ne veux pas qu'il t'arrive du mal. Je ne veux pas que tu meures ».

La jeune femme lui sourit gentiment et répondit :

« Je suis obligée de vous aider, David, et tu ne pourras pas empêcher que je me fasse mal ou que je meure. Tu ne pourras pas m'empêcher de participer à la résistance, ni maintenant, ni jamais. La révolution, c'est mon cheval de bataille ! Et personne ne pourra me faire changer d'avis !

- Ah. D'accord. Mais si je peux te protéger, je le ferai, et par n'importe quel moyen !

- Si tu veux David, si tu veux. répondit-elle épuisée. Je vais dormir maintenant. On se voit demain ».

Elsa monta les escaliers et il sortit par la porte de derrière. Lorsqu'elle s'allongea sur son lit, elle s'endormit rapidement. Elle avait trouvé les réponses à ses questions.

20 mai 1945. Elsa attendait impatiemment à la gare. A sa main droite était agrippée une fillette brune et elle portait un petit garçon de trois ans. Derrière elle se tenaient deux garçons. Soudain, ils pointèrent vers le sud. Leurs yeux pétillaient de joie.

« C'est le train, Elsa ? demanda la petite fille, curieuse.

- Oui, c'est le train ».

Il s'arrêta et les portes s'ouvrirent, déversant ses nombreux passagers. Elsa guettait, et finalement, le vit. Quand il l'aperçut, son visage s'illumina et il courut la prendre dans ses bras.

« Marc ! Que je suis heureuse !

- Ma petite sœur ! »

Ses yeux s'embuèrent de larmes. Ils restèrent un long moment enlacés, pleurant de joie de s'être enfin retrouvés. Enfin, le jeune homme s'exclama :

« Tu ne me fais pas les présentations ?

- Si, si ! Alors, voici Pierre et Cédric, le petit Romain et Amelia. Nous n'avons pas retrouvé leurs parents après la guerre. Et voici David, un ami ».

Marc se tourna vers l'homme qui se tenait à droite de sa sœur. Son visage était barré de cicatrices et ses bras découverts n'étaient que brûlures. Ils se serrèrent la main.

« Bonjour ! Elsa me parle toujours de toi !

- N'exagère pas David ! se fâcha faussement la jeune femme.

- Tu as vu comme elle est ! La vie est dure avec elle ! Et tu m'excuseras Marc, dit-il d'un air penaud, mais ta sœur ne voulait absolument pas être protégée. Comme tu peux le constater, quand elle veut faire quelque chose, elle le fait ».

Le jeune homme le regarda, ignorant de quoi il parlait, puis, il lança un coup d'œil à sa sœur et réalisa soudainement qu'elle n'avait plus de main gauche.

« David, tu n'étais pas obligé de parler de ça. Enfin, maintenant que c'est dit. Ils ont brûlé le bar. Les enfants étaient à l'intérieur. Ils étaient dix, on en a sauvé quatre. Je voulais retourner les chercher tous mais David n'a pas voulu. Des événements pareils, ça laisse des marques...

- Oui... Elsa, je dois te dire. Papa et maman sont morts. J'avais pu entrer en contact avec eux par l'intermédiaire d'un ami et je l'ai appris il y a un an déjà.

- Tonton aussi est mort. Il n'a pas survécu à sa maladie. Elle sourit et continua. Mais maintenant on est ensemble. Tout est bien maintenant, ça va aller ».

Ils se regardèrent tous pendant un long moment, silencieux, chacun se remémorant les expériences qu'il avait vécues pendant ces quatre longues dernières années.

« Elsa, elle dit que les méchants ils sont partis » lança la petite Amelia innocemment.

Alors, tout le monde sourit et, chassant leurs remords, leurs regrets et leur tristesse, ils se mirent en route courageusement vers leur destin.

Justine Chappuis Catégorie "Enfants" - 2^{ème} prix

*10 ans, élève en CM1,
Vaulnaveys-le-Haut (Sud Grenoblois)*



« J'adore les livres depuis que je suis toute petite, je lis énormément et j'aime bien écrire et inventer des histoires. C'est comme si je me créais un monde où je décide de ce qui va se passer, ça fait partie de moi et ça vient sans doute aussi de ma famille. Avec une tante et un grand-père professeurs de français, un papa qui a travaillé pour des journaux et a écrit des nouvelles, je baigne dans les livres depuis ma naissance ! Alors, lorsque Madame Berglez, mon institutrice de l'école de Vaulnaveys-le-Haut, nous a proposé de participer à ce concours, j'ai sauté sur l'occasion, mais je ne pensais pas avoir un prix !

Mon histoire est celle d'une fille qui se révolte contre une décision injuste. Pour l'écrire, je me suis servie de ce qui se passe dans ma vie. Plusieurs de mes copains et ma maîtresse l'ont bien aimé, ça m'a donné envie de continuer à écrire ! J'espère que les lecteurs passeront aussi un bon moment à la lire ! ».

Ma Révolution

...

I – La mauvaise nouvelle

C'était jeudi, oui c'était bien ça, c'était jeudi que commença l'histoire que je vais vous raconter.

Donc, comme je vous l'ai dit, c'était jeudi et j'étais à la cantine comme d'habitude. Je mangeais à la table des filles, il y avait un beau soleil et il faisait chaud. La journée se déroulait plutôt bien. Les dames de la cantine distribuaient le dessert, des beignets aux pommes, beurk ! Mais à part ça, il n'y avait pas d'autre chose embêtante.

Nous avons fini quand une dame nous a dit de sortir, c'est ce que nous avons fait. On a joué un peu puis ça a sonné. Nous sommes rentrés en classe et la maîtresse nous a dit qu'elle avait une mauvaise nouvelle à nous annoncer. Il y eut un grand silence. Tout le monde se demandait ce qu'elle avait à nous dire. Elle nous a dit : « Je sais que vous allez être déçus, mais nous n'allons pas partir à Paris » (c'était prévu d'y aller au mois de mai). Tout le monde était déçu. Il y en avait même qui pleuraient. Elle nous a dit qu'à la place on travaillerait sur le programme du CM2. Puis, la cloche a sonné, on est sorti. Pas en courant comme d'habitude, mais en marchant.

II – Drôle de surprise pour la maîtresse

J'ai réuni toute la classe et leur ai dit : « On va faire une révolution !!!! » Tout le monde était d'accord. La cloche a sonné, retour à la classe. Nous nous sommes assis.

La maîtresse nous a donné des problèmes à faire. Évidemment, personne ne les faisait. Au bout d'un quart d'heure, elle nous a demandé : « Qui a fini ? ». Personne n'a répondu. Elle nous a dit : « Allez, turbo !!! ». On restait là sans rien faire. Il y en avait qui dormaient (surtout Sami qui

ronflait), la maîtresse ne s'en est pas aperçue. Elle nous a dit qu'on allait corriger. J'avais l'impression qu'elle mettait trois ans pour écrire. Certains élèves lui faisaient des grimaces (sauf Sami qui dormait encore). La sonnerie retentit, Sami a sursauté. Là par contre, on est sorti en courant.

III – Au boulot !

Bon, je leur ai dit : « Il faut qu'on se mette au boulot ! Là, ce n'était pas une révolution ! Il faut la faire cette révolution ! Bon, je demande des volontaires, qui est volontaire ? ». Baptiste a été le plus rapide à lever le doigt. Après il y eut d'autres garçons, une fille (Ambre), encore des garçons et enfin d'autres filles. Il y avait pile la moitié de la classe. Je leur ai dit : « Alors, ceux qui ont levé le doigt, vous allez dans la classe vous cacher, ça vous va ? Les autres, venez avec moi. Quelqu'un a un plan à proposer ? Non ? Alors je vais vous donner le mien : on va attendre que la maîtresse soit dans la classe, on va ouvrir la porte en criant LA REVOLUTION C'EST MON CHEVAL DE BATAILLE !!! ».

Nous avons fait comme nous avons dit. Résultat, punition, mon idée n'était pas bonne !

En fait, c'était une très très très mauvaise journée.

Après, ça a sonné, nous sommes sortis, j'ai fait mes devoirs et ma punition. J'ai écrit mon histoire.

Ah oui, j'ai oublié de me présenter, je m'appelle Justine.

Laurent Vercueil

Catégorie "Adultes" - 1^{er} prix

*45 ans, médecin,
Saint-Baldoph (Savoie)*



« Il m'arrive d'écrire de courts textes, au gré des opportunités et du temps que je peux grappiller de ci de là. Je suis tombé par hasard sur l'invitation à participer à ce concours. La phrase imposée m'a plu, et vite, j'ai vu comment retourner la contrainte contre elle-même en montrant que la révolution, c'est aussi le retournement complet d'une situation lorsque la roue a tourné entièrement sur elle-même.

Le narrateur de ma nouvelle vit une révolution intérieure : avec l'amnésie, le présent s'éloigne à jamais, il est renvoyé loin de chez lui... Il s'aperçoit alors que cette disparition, cet évanouissement de la mémoire du temps actuel, lui donne accès, par une sorte de libération, à la grande mémoire de son passé enfoui, qui détient un trésor dont il ignorait l'existence...

Nous avons tous connu parmi nos aïeuls, ces merveilleux conteurs qui revivent des moments de leur jeunesse avec une émotion et une précision dans le rappel, qui ne cessent de nous fasciner... En racontant cette histoire, j'ai voulu montrer comment l'horreur de la perte de la mémoire, comme dans le cas de la maladie d'Alzheimer, peut révéler une pépite ignorée qui semblait à jamais perdue, celle d'un temps ancien malheureusement oublié... ».

Jamais si près d'elle

•••

La plus belle. C'était la plus belle. Comment dire mieux ? Aussi banalement que les mots peuvent me venir, je dois l'écrire, je dois le crier sur tous les tons, sous tous les toits, je dois le dire ainsi, parce qu'il n'existe pas, à ma connaissance, d'autres façons de le dire : c'était la plus belle de toutes. De cette foule que mes souvenirs de vieux mâle fatigué ramènent à la vie, à la faveur de cet espace neuf qui s'ouvre dans ma mémoire, de ces visages de femmes qui rodent soudainement en moi et ne me laissent plus en paix, et que je dois renoncer à identifier tant elles sont nombreuses, et toutes souriantes et aimantes, elle s'extirpe, elle, la plus belle, avec la nonchalance, la simplicité et la brièveté définitives de ces trois mots : la plus belle.

Toute ma vie, ma mémoire s'est tenue sage. J'oubliais mes conquêtes féminines avec la négligence d'un dandy que le quotidien menait par le bout du nez. Je ressemblais au coureur cycliste qui, dans sa position aérodynamique, avale la route en oubliant le paysage qu'il traverse. Tel un moteur explosif qui carbure à l'émotion, tout m'était profitable : j'aimais avec la passion dévorante d'un vilebrequin à plein régime, chaque détonation remontait le piston voisin, ouvrait la chambre pour l'arrivée du mélange, prête à accueillir l'étincelle. Boum-boum, faisait mon cœur, et le sentiment bouillonnant qui circulait dans mes veines était l'unique façon de me sentir incarné : littéralement, à ma place dans ma viande. Une viande qui embrassait, qui étreignait et qui jouissait, une viande qui exultait. Pour moi, c'était être un vivant. Peu m'importait ce que devenaient mes amoureuses, je les aimais, avec la sincérité un peu glacée d'un homme pressé, mais je les aimais. Il me semblait.

Oui, ma mémoire ne m'était d'aucune utilité, à la vérité. J'enchaînais mes histoires amoureuses avec l'application d'un écolier distrait - en oubliant l'heure qui passe. Je me retrouvais rapidement hors d'âge, en un mot : vieux. Seul et vieux. À ne pas savoir qu'en faire. À m'interroger sur la

nature de ce qu'on pouvait appeler, maintenant qu'elle touchait à son terme, une vie. La mienne.

Puis, le grand âge venant, ma mémoire a connu une inflexion qu'on qualifie d'inexorable : le présent s'évanouit, le passé fait retour. Aujourd'hui, je ne sais plus ce que j'ai fait hier, si j'ai remonté le courrier, si je suis passé chez l'épicier, si le frigo est plein ou vide (il faudra, tout à l'heure que j'aie à vérifier, mais ça aussi, je sais déjà que je vais bientôt l'oublier). Il m'arrive d'oublier la date du jour, le nom du premier ministre ou celui du président, l'anniversaire d'un neveu et parfois son existence même. J'oublie une casserole sur le gaz, de prendre ma douche, de mettre un pantalon, de me coucher le soir, et, alors, je tourne dans l'appartement comme dans un labyrinthe inconnu. Le mieux est alors de m'en tenir à mon fauteuil. Je peux m'y tenir tranquille, fermer les yeux, et me souvenir d'elle.

Au début, il est vrai, ces oublis m'inquiétaient, m'irritaient ou me désolaient selon l'humeur du moment, et, en fin de compte, parvenaient à m'angoisser : lente dissolution de mon existence au jour le jour. Outre le ridicule vaguement comique avec lequel on se glisse dans ses habits de vieillard agonisant, je n'aimais pas l'idée de finir dans une maison spécialisée, où un personnel inconnu s'autoriserait de penser à ma place, prétextant ma faiblesse psychique. Alors qu'à bien y regarder, la mémoire du fait présent n'est qu'un artefact gratuit et accessoire de la conscience, qui se passerait volontiers de cette compagnie encombrante. Combien de fois, à l'issue d'un trajet routier, nous trouvons-nous incapables de nous remémorer les faits du voyage, le détail d'un paysage ? Quels sont les prélèvements véritablement fiables que la mémoire a opérés sur la journée d'hier ? Et la part de l'invention ? Infidèle et manipulatrice, cette mémoire m'est devenue étrangère, je suis débarrassé du quotidien. Que m'importe ce tapis de poncifs et de lieux communs que déroule un présent inlassablement répété : c'est mon passé, mon lointain passé de Casanova intempérant, qui me revient avec la force et la précision d'une gifle, et parmi toutes ces conquêtes, elle, qui envahit toutes mes pensées. Et au sein de cette confusion que je sens s'installer, elle, oui, elle, en point fixe, avec la netteté d'une image sainte.

J'évite d'aborder le sujet avec mon généraliste. Trop peur qu'il ne m'adresse à la consultation d'un neurologue. Je m'en sors en lui servant les banalités que les convenances me dictent. Des formules toutes faites, parfois d'une complication un peu déplacée, mais qui semblent le rassurer sur mes facultés mentales. Moi, je sais. Alzheimer. Peut-être le seul nom que je parviens, curieusement, à garder en réserve, pas trop loin, pour le susciter à l'occasion. Il m'avait expliqué, le généraliste, la fameuse loi de Ribot annoncée dans l'ouvrage « les maladies de la mémoire » en 1881 : ce sont les souvenirs récents qui s'effritent les premiers, les plus anciens sont des résistants, ils se tiennent comme enracinés dans l'existence. À terme, ils ne s'effacent qu'avec la disparition de la conscience. Et même, voilà toute l'histoire : il y aurait comme une réémergence, une facilitation des souvenirs anciens, qui retrouvent une force comparable au présent, et semblent pouvoir en tenir lieu. Un passé qui vient prendre sa revanche, et qui reprend au présent la place de choix, le devant de la scène, et le rejette dans les limbes de l'oubli. Littéralement, une révolution, comme on le dit d'une roue qui accomplit une rotation autour de son axe, comme les planètes autour de leur astre. Et cette révolution, j'en fais mon affaire ! Je préfère les visages de mes amantes, la sensation de leurs caresses, la douceur de leurs baisers, que le limon ordinaire du quotidien. Et surtout, elle. Elle, dont je n'ai pas su, alors, combien je l'aimais.

Dans cette lutte contre le mal, la révolution, c'est mon cheval de bataille !

Ironie. Ironie que ce soit cette maladie, cette pulvérisation lente de ma mémoire, ce lent découplage de l'être et de son présent, qui me rende maître d'une connaissance enfouie, inconnue, que je m'étais cachée alors même que j'en éprouvais tous les instants : je sais aujourd'hui, alors que je vais disparaître tout à fait, l'esprit précédant le corps de quelques années, qu'elle était la femme que j'aimais entre toutes. Elle.

Elle.

- Tu as entendu ce qu'a dit le papy du 28, avant de claquer ?
- Non, tu étais auprès de lui ?
- Oui, il a murmuré : « elle ».
- « Aile » ? Un ange lui est apparu ?
- Tu sais pas être sérieux...

À Saint Baldoph, le 30 mai 2010

- *Les bonnes nouvelles du Sud Grenoblois* -

Fanny Bonfils

Catégorie "Adultes" - 2^{ème} prix

*33 ans, architecte,
Notre-Dame-de-Mésage (Sud Grenoblois)*



« Révolution comme le ballet des orbites des corps célestes.
Révolution comme la rébellion contre une situation de souffrance qu'on pensait pourtant maîtriser.
Révolution comme un passage régulier par son point de départ et, pourquoi pas, le désir d'enfin y poser ses valises.

Une féroce envie d'écrire m'a prise à la lecture de la règle du jeu de ce concours de nouvelles.

J'ai choisi le monde des astres et de l'astrophysique comme toile de fond de mon récit pour montrer que si à l'échelle de l'Univers nous sommes encore moins que des grains de poussière, ce qui peut se produire entre deux cœurs est si immense et mystérieux que la science ne pourra probablement jamais l'expliquer.

En laissant les héros prendre corps sous ma plume, je les ai aidés à délivrer leur message : "On pense devoir gagner le bonheur, estimant qu'il est forcément compliqué et douloureux. Mais il peut aussi être là, à portée de main. Malheureusement, c'est là sa meilleure cachette, ne le laissons pas filer".»

Interactions gravitationnelles

...

La gravitation est le phénomène d'interaction physique qui cause l'attraction réciproque des corps massifs entre eux, sous l'effet de leur masse.

Observatoire de Paranal, Chili, le 12 novembre 2008.

Le soleil se lève, ma journée de travail se termine. Les lumières des étoiles s'estompent et l'agitation se dissipe. Les rayons du soleil ne vont pas tarder à réchauffer le paysage lunaire.

Je ne me lasse pas de ce lieu.

Les bâtiments des télescopes sont postés comme de petits soldats, abritant sous leur coupole leur rétine de cyclope. Surplombant la mer de nuages, le pont de vaisseau immobile est posé sur le sommet aride, à l'image d'une base spatiale sur la planète Mars.

Je me sens si bien, tellement à ma place dans cette vie presque monacale, loin au-dessus de l'agitation, où les jours sont les nuits et où l'immensité de l'univers fait partie de notre quotidien.

L'infini, l'absolu.

Le ciel omniprésent nous renvoie constamment à notre condition de minuscules poussières et, en parallèle, des découvertes aussi immenses et fondamentales nous gonflent d'un sentiment de puissance, de fébrilité.

Ce métier est une drogue qui me donne l'impression d'être investie d'une mission, d'être à ma place, une sensation de plénitude que rien d'autre dans mon existence ne m'avait jamais apporté.

Jusqu'à ta lettre.

Je cherche à comprendre comment ces quelques feuilles de papier ont à ce point bouleversé ma vie.

Perchée sur mon caillou rouge, parmi des milliards d'autres cailloux rouges, j'ai parcouru ces derniers jours un très long chemin dans ma tête. Pourtant habituée aux calculs complexes, aux théories les plus poussées, je me sens dans certains domaines absolument ignorante.

Oui, je t'entends d'ici, oui tu as raison, la cuisine est un de ces domaines.

Mais c'est sur les relations humaines que je médite, juchée sur mon rocher.

Comment peut-on à la fois étudier le mystère de la création de l'univers, découvrir de nouvelles étoiles, envisager d'explorer de nouvelles planètes, et ne pas parvenir à comprendre les relations qui se tissent entre les gens ?

J'aime que tu m'aies écrit une vraie lettre. Tes mots ont bien sûr mis un peu plus de temps à arriver à moi, mais je te retrouve tellement plus de cette façon. Le désert chilien n'est pas des plus accessibles pour les services postaux, mais le courrier finit par arriver ! Que sont d'ailleurs ces quelques jours face à des sentiments si précieux et aux bouleversements qui nous attendent ?

J'ai donc décidé de laisser de côté les moyens de communication modernes et de te répondre par le même biais. Délaisser mon clavier me déstabilise, j'espère que tu me pardonneras les ratures.

Il faut que je boucle mes dossiers les plus urgents, que je prépare la personne qui reprendra ma place ici, tu sais que je ne peux pas laisser une tâche inachevée. Ça devrait me prendre quelques semaines.

Je reviens.

J'ai si hâte de te retrouver pour te remercier de m'avoir aidée à ouvrir les yeux.

En même temps je savoure cet instant comme un bonbon que je me force à ne pas croquer.

J'ai déjà imaginé cent fois le moment où tu ouvriras la porte de ton appartement et où on se trouvera face à face. J'ai évidemment de ce moment cent versions différentes. Tous les deux tour à tour empruntés, gênés, enflammés, épouvantés, hilares... Comment cette rencontre va-t-elle se passer ? Rencontre, et non pas retrouvailles. Quels effets notre longue amitié aura-t-elle sur cette seconde ? Je suis excitée et effrayée à la fois, quelle drôle de sensation.

A cet instant t, sur mon caillou, je sais où est réellement ma place, comment ma vie doit continuer. Enfin me voilà arrivée au-dessus des nuages. Le sentiment d'apaisement qui m'envahit me trouble, à la fois dans un état de conscience que je n'avais jamais connu auparavant, si certaine du cap que je vais prendre, et cependant presque ivre de légèreté. Est-ce donc ça cet état que tout le monde semble poursuivre ? Je n'avais jamais rien ressenti d'aussi fort en dehors de mes travaux stellaires.

Peut-être avais-je verrouillé les écoutilles...

Tu me connais si bien, notre amitié ne date pas d'hier, et tu as suivi au plus près les nombreux fiascos sentimentaux que j'ai collectionnés. Peut-être avais-je décidé de ne plus me laisser atteindre, de colmater les dernières brèches ou bien de ne plus espérer.

J'ai toujours été une personne libre, impulsive et têtue, tu le sais. Et depuis toujours j'ai su que je voulais chercher, enquêter, découvrir de grandes choses.

Le ciel m'a toujours fascinée. C'est mon père qui m'a fait découvrir les étoiles et leurs mystères. Petite fille, je luttai contre le sommeil et notais scrupuleusement les constellations qu'il me décrivait. Malheureusement, la maladie aura eu raison de lui, et de nos discussions célestes. Même à toi, je n'en ai presque jamais parlé, c'est encore trop douloureux, même aujourd'hui. C'est sur un coup de tête et contre l'avis de ma mère que j'ai

commencé mes études d'astrophysique, pour continuer à apprendre, et le garder encore un peu avec moi, vivant.

Toi, toujours plongé dans tes livres d'histoire, j'avais envie de te secouer, de fissurer cette impassibilité qui m'exaspérait.

Comment pouvait-on se passionner ainsi du passé des hommes ? Moi ce qui me fascinait, c'était le passé de l'Univers, celui qu'on lit dans la lumière d'une étoile, qui palpite toujours alors qu'elle est déjà morte.

Mais tes guillotines et tes jeux de paume, je n'y ai jamais trouvé aucun intérêt. J'avais besoin de grandes choses, de conquêtes plus universelles et fondamentales à mes yeux ! Te souviens-tu comme je t'avais trouvé ridicule, quand à cette terrasse de café, au cours d'une de nos discussions animées tu t'étais exclamé en te levant théâtralement : "La révolution, c'est mon cheval de bataille !" ? J'avais alors enfoui mon visage dans le col de mon manteau, gênée et perplexe.

La révolution, oui, mais celle des planètes, celle des étoiles lointaines et des galaxies, pas une chose aussi futile à l'échelle de l'univers que ce petit épisode de l'histoire des hommes ! Comment choisir de consacrer sa vie entière à quelque chose de si modeste ?

Nos différences ont toujours été le sel de notre amitié, et nos chamailleries ont forgé une complicité inébranlable. Mes années-lumière et mes puissances de dix, ta collection de timbres et tes livres poussiéreux. Mes yeux levés vers le ciel, ton nez plongé dans tes lectures.

Et puis voilà, tu as poursuivi tes rêves, tu es maintenant un éminent professeur et tu vis sur les lieux mêmes des événements qui te passionnent tant. N'est-ce pas un accomplissement ? Arriverai-je à toucher mes étoiles, moi, un jour ?

Excuse-moi de me répandre dans cette lettre, en fait il aurait suffi que je

t'écrive "je viens". Mais mettre les choses à plat en les écrivant me fait beaucoup de bien. J'y vois un peu plus clair dans mon parcours ambitieux et chaotique.

Tu auras bien caché ton jeu. Tu les auras bien cachées les larmes que tu admets maintenant, à l'aéroport à chacun de mes départs ! Pourquoi as-tu attendu si longtemps avant de m'avouer tes sentiments ? Comment as-tu pu si bien jouer l'ami fidèle ?

Et surtout pourquoi t'en ouvres-tu à moi aujourd'hui ?

Excuse mon esprit curieux, je suis une scientifique jusqu'à l'os, il me faut savoir, expliquer, rationaliser, constamment.

Mais ne t'en fais pas, mes doutes et mes questions s'envoleront au moment où nous nous retrouverons !

Et alors il nous restera toute la vie pour être heureux. D'ailleurs, pourquoi as-tu l'air de penser que le temps presse ? Nous allons avoir tout notre temps désormais pour nous construire une vie simple et douce, et devenir le couple de petits vieux que nous redoutions de devenir. Eh oui, avec toi, la vie toute simple ne me fait plus peur.

Ne t'inquiète pas trop, il ne s'agit pas encore d'un de mes légendaires coups de tête. Voilà la décision d'une femme réfléchie, peut-être un peu usée aussi par ses erreurs, mais tout à fait consciente.

J'ai retourné les hypothèses et les théories dans tous les sens, je pense n'avoir même pas besoin de te l'écrire.

Ce n'est pas non plus par dépit que je prends cette décision, tu vaux tellement mieux que ça.

Michael est un homme merveilleux, et j'ai été presque heureuse avec lui. Notre rencontre a été très intense après quelques semaines de collaboration dans cet observatoire perdu au fond du désert du Nouveau-Mexique - encore un endroit très fréquenté, n'est-ce pas ?

Après tous mes déboires sentimentaux, j'étais persuadée de l'avoir enfin trouvé. Le vrai, le seul amour.

Tu sais combien j'étais en miettes avant cette mission-là, ton épaule a si souvent accueilli mes larmes. Tu as été le témoin de tous mes embrasements et de tous les formidables ratages qui n'ont jamais manqué d'arriver.

Et puis Michael. Et tout s'est apaisé.

Tu as été heureux pour moi. Tu as été sincèrement heureux quand je t'ai demandé d'être le témoin de notre mariage, trois mois à peine après notre rencontre. L'impulsion, c'est ma façon de fonctionner, semble-t-il.

Prévenant, attentionné, comme dans un roman, trop beau pour être vrai, mais pourtant vrai. Méfiante, je n'ai cependant trouvé aucune faille.

Il a su m'apprivoiser, me faire baisser la garde, et m'emballer le cœur dans un bouquet de roses, sans épines. Aveuglée par ses attentions et puis le carat qu'il m'a tendu en s'agenouillant (je suis une fille, malgré tout...), j'ai fondu.

Enfin j'étais heureuse.

Et puis celui que je croyais être mon prince est devenu distant.

Ma plus belle erreur certainement, car cette fois-là je pensais être guérie de ma fabuleuse naïveté. Comment peut-on être aussi maladroite, aussi peu clairvoyante dans un domaine finalement bien commun, alors qu'on possède les diplômes les plus prestigieux ?

La "vraie vie" m'a rattrapée quelques mois après notre mariage, le conte de fée s'est effiloché.

Je sais que j'ai déjà déversé mon malheur sur toi, mais la plaie est encore vive. Ce n'est plus une blessure d'amour maintenant, mais d'orgueil. Comment une fille comme moi à qui rien n'a jamais résisté peut-elle se laisser traiter de la sorte ? J'étais devenue presque transparente à ses yeux, je l'attendais, le cœur lourd, à me demander ce que j'avais fait pour mériter ça.

Jamais tu n'as condamné Michael, tu as même presque pris sa défense, tellement tu as été déçu, toi aussi, et désolé que ma belle histoire se dégonfle aussi lamentablement, même pas une explosion spectaculaire, un gros bouquet final explosif comme d'autres fois, non, un misérable soufflé effondré.

Me voilà donc maintenant, avec mes rides de chagrin, mes yeux bleus un peu délavés et des mèches blanches dans les cheveux dorés dont j'ai toujours été si fière.

Et tu m'écris que tu m'aimes ? En es-tu vraiment si sûr ? Je n'aurai plus la force de survivre à un autre échec, surtout avec toi, mon seul ami. Et puis, qui me consolerait alors ? ...

Je t'imagines lever les sourcils, mon cher amour, ne t'inquiète pas, je te taquine, je n'investis pas dans le futur, je m'envole vers le bonheur, ce n'est pas du tout la même chose.

Nos "sublimes dérapages" ont été si forts, comment ai-je pu me voiler la face à ce point, et ne pas comprendre que c'était toi. Pourquoi ai-je fui ton amour aussi violemment ?

Je n'étais pas si dupe que ça non plus, je crois que j'étais dans une sorte de déni, les sentiments ça m'a toujours fait trop de mal.

Je suis quand même sincèrement désolée pour Li Wei. Même si tu m'avoues que votre couple était une façade depuis longtemps, j'ai eu de la peine pour elle. Je me suis sentie coupable aussi de t'avoir "emprunté" à elle de temps en temps, je l'ai toujours trouvée si merveilleuse.

Délicate fleur d'Asie fascinée par son professeur, dévouée à la même passion que toi, l'histoire. J'étais vraiment envieuse de l'harmonie de votre couple, sans me douter que la flamme était devenue vacillante, avant de s'éteindre totalement, me dis-tu.

Vas-tu pouvoir continuer à vivre en équilibre en ayant perdu l'une de tes deux L, tes deux ailes, tes deux "elles" ?

En termes de révolution, c'est finalement moi qui aurais toujours joué le rôle du satellite.

À chacune de mes escales en France, entre mes missions dans les lieux les plus perdus de la planète, c'est en fait toi et uniquement toi que je venais retrouver. Tu as toujours été le seul point fixe de ma vie, le centre de mon univers.

Et ma place est à tes côtés.

Qui l'eût cru, moi la bête sauvage, me voilà devenue bavarde, exubérante, volubile, et tout ça par écrit, qu'as-tu fait de moi ?

Je ne sais pas bien comment finir cette lettre, mon cher amour, tout ce qui précède est si intense (je viens de la relire en entier pour la première fois), et si nouveau pour moi. Je vais donc rester concise et te dire que je vais faire aussi vite que possible pour te retrouver, et, je te le promets, ne plus jamais repartir.

Je t'aime.

Paris, le 5 janvier 2009.

Laurène replia la lettre, la glissa dans l'enveloppe, tremblante, les yeux brûlants de larmes. Elle reconnut à peine sa propre écriture.

Le timbre qu'elle avait choisi représentait les statues de l'Ile de Pâques, petits soldats tournés vers l'horizon à la manière des télescopes, symboles de l'ambition des hommes.

Elle repensait à ce moment de bonheur intense, peut-être le plus beau de toute sa vie, celui de l'élan pur, sans retenue, sans l'ombre d'un doute, vers son amour.

Li Wei avait eu l'élégance de respecter la mention "Personnel" qu'elle avait apposée à côté de l'adresse. Quand Laurène était arrivée, l'enveloppe était toujours intacte, fermée, posée au pied du bouquet d'arums blancs, sur la table de chevet de la chambre 206, au bout du couloir du service des soins palliatifs.

Jacky Fils,

Catégorie “Adultes” - 3^{ème} prix

*60 ans, retraité,
Brié-et-Angonnes (Sud Grenoblois)*



« J'ai toujours écrit. À 15 ans, il s'agissait de chansons et de poèmes ; plus tard, je suis passé à des textes plus longs, à des histoires plus construites. En effet, à partir des années 2000, je me suis aventuré dans l'écriture de romans : « Spirales », d'abord, puis « Abeilles, anagramme d'un amour », enfin, dernièrement, « Un monde gratuit ». Mais j'aime particulièrement les concours de nouvelles car ils sont stimulants et c'est un genre très plaisant. Il faut faire court, être efficace, tout en restant agréable à lire, et le côté anecdotique est intéressant. En fait, ces concours incitent les gens à écrire et révèlent parfois de véritables talents qui ne se seraient peut-être jamais exprimés sans cette opportunité.

Pour ce concours particulièrement, je suis « à la maison » ! J'avais gagné la première édition en 2008 et, comme j'adore les challenges, il était hors de question de ne pas participer les années suivantes.

Ma nouvelle, cette année, est un peu fantasque, à l'image de ce qui me plaît dans l'écriture : emmener le lecteur ailleurs, là où il ne serait pas allé spontanément, pour le surprendre. Elle retrace la conversation de deux personnages féminins présents à Equirando. Une discussion qui paraît banale au premier abord, mais qui va devenir de plus en plus bizarre au fil des échanges... Je ne vous en dis pas plus, à vous de découvrir la suite ! »

Le bel équilibre saboté

•••

La fête bat son plein et, un peu partout, des groupes se forment. Une estrade a été dressée aux abords du château pour permettre aux officiels de faire leurs discours. Tout à l'heure ils nous parleront de cette fête, évoqueront le travail effectué pour que ce type de réunion puisse avoir lieu. Enfin, ils valoriseront les énergies mobilisées, mais aussi afficheront leur joie d'être là. On les applaudira et tout sera pour le mieux.

Mais voilà que le hasard, une nouvelle fois, se mêle de ce qui le regarde :

« Bonjour, je m'appelle Sarah !

Enchantée, moi, c'est Raïna.

S - Oh, c'est un prénom d'origine nord-africaine ?

R - En effet ! Ma mère est arabe. Mais mon père est andalou.

S - Hum, je vois... Le résultat est particulièrement réussi.

R - Merci. Et vous, vous êtes...

S - Oh moi, je viens de la Sarthe, la région du Perche, si vous connaissez.

R - Bien sûr que je connais. Vous êtes arrivée quand ?

S - Il y a quinze jours, environ. Mais avec mon groupe nous avons beaucoup sillonné la région.

R - Ah oui, comme nous donc. Nous nous sommes promenés. Il y a des endroits surprenants et des points de vue très spectaculaires.

S - C'est sûr. Mais le climat est un peu difficile. Les écarts de température sont impressionnants, enfin, par rapport à ceux de ma région d'origine.

R - Oui, c'est vrai. Même moi qui suis habituée à la chaleur, j'ai été très étonnée d'avoir presque trop chaud à certains moments. Il faut dire que les parcours sont chaotiques et le dénivelé important.

S - Oh, ne m'en parlez pas ! Vous l'avez remarqué, je suis assez forte. Alors, vous vous doutez que toutes ces montées, suivies de descentes très raides, m'épuisent. Heureusement que les paysages sont superbes.

R - C'est vrai, les Alpes sont magnifiques. Je n'avais encore jamais parcouru des vallées encadrées par de si hautes montagnes. Et puis les torrents sont somptueux. L'eau y reste fraîche, agréable à boire...

S - C'est vrai, je me suis moi-même régalée.

R - Et où êtes-vous installés, vous et votre groupe ?

S - Oh, nous sommes à l'autre extrémité, près de l'enclos où vivent les cervidés.

R - Ah, comme c'est amusant, nous sommes donc presque voisines.

S - Nous, nous sommes juste à côté d'une famille anglaise.

R - Ah oui... Je vois très bien. La maman a une robe brune, très foncée...

S - C'est ça.

R - Dites-moi, je crois que tout à l'heure il y a la remise des prix pour un concours de nouvelles.

S - En effet.

R - Vous connaissez le thème ?

S - Oui, c'est assez de circonstance, si l'on pense à cette réunion dans ce lieu si particulier. Je crois qu'ils ont souhaité faire se rencontrer l'histoire et la randonnée équestre.

R - Mais encore ! Vous excitez ma curiosité.

S - Et bien, vous n'êtes pas sans ignorer que le parc où nous sommes est celui du château de Vizille.

R - Certes.

S - Or c'est dans ce lieu qu'a été installé le musée consacré à la révolution française.

R - Oui, oui, bien sûr ! Et alors ?

S - Alors le thème du concours est : « La révolution c'est mon cheval de bataille »

R -

S - Vous ne vous sentez pas bien ?

R - Si, si, pardon. Mais... Être cheval de bataille, quand on y pense... quelle horreur ! Cette époque n'était pas drôle.

S - Sans doute... Sans doute. Mais vous savez... Finir ses jours comme cheval de bât, ou à traîner de lourds chariots, n'était guère mieux. Moi, dans ma famille, plusieurs générations ont travaillé à la Malle-Poste. J'ai même un ancêtre qui faisait partie de l'équipe de jour qui a été stoppée à Varennes-en-Argonne le 21 juin 1791.

R - Ah, l'arrestation de Louis XVI ! Ça c'est vraiment amusant. Figurez-vous que ma grand-mère paternelle m'a raconté qu'un lointain cousin

participait aux défilés royaux à cette même époque. C'était avant les terribles boucheries de l'époque napoléonienne. Quand on y songe... Waterloo, la retraite de Russie. Qui s'en soucie aujourd'hui ?

S - Oh, regardez, là ! Le pauvre !

R - Ah oui... Si vous saviez.... Je lui ai parlé un peu tout à l'heure. Il a parcouru des kilomètres et des kilomètres avec ces deux énormes sacs sur le dos.

S - C'est honteux...

R - Quand je lui ai demandé ce qu'il pensait de ce rassemblement il m'a répondu assez vertement : « oh moi, sous savez, j'en n'ai rien à braire ! ». J'ai compris qu'il n'appréciait pas du tout ce genre de festivités.

S - Remarquez... C'est assez compréhensible. Pour ma part, je n'aimerais pas jouer les ânes bâtés.

R - Et moi, donc... Je préfère de loin les balades dans les longues allées cavalières ombragées.

S - A propos, ça ne vous pèse pas trop cette présence. On doit vite en avoir plein le dos ?

R - Ca va, je ne me plains pas. Ce sont des jeunes, des filles souvent. Elles sont légères et elles passent beaucoup de temps à papoter, à se raconter leurs histoires.

S - Ah, je ne pensais pas à cette légèreté là. Non, je pensais à ce côté envahissant, à ces journées passées à tourner en rond... À attendre... Enfin... Vous comprenez...

R - Oui, c'est un peu pénible parfois, mais bon, c'est un travail comme un autre, et finalement qui m'assure l'essentiel de mes besoins. Tiens, à propos d'essentiel, savez-vous où je pourrais faire réparer la garniture de mon antérieur gauche.

S - Oui, sans doute. Il y a là-bas, près des anciennes écuries du château, juste à côté du porche, un homme qui travaille fort bien. J'ai dû, pour ce qui me concerne, faire refaire le train avant et le train arrière. Vous imaginez, avec mon poids, sur ces chemins...

Hervyane Bouvier, Catégorie "Adultes" - 4^{ème} prix

58 ans, adjointe foncier dans un cabinet de géomètre, Beauvoir-de-Marc (Nord Isère)



« J'ai toujours beaucoup aimé écrire. D'abord des poésies, puis des nouvelles, souvent avec la campagne et les montagnes en toile de fond. C'est la troisième fois que je participe à ce concours. J'aime me donner des défis et c'est intéressant de rencontrer d'autres auteurs, d'échanger nos idées et d'écrire une nouvelle avec un cadre, car ça permet de discipliner un peu son écriture. La phrase imposée m'a beaucoup inspirée, j'ai tout de suite vu comment la placer dans la nouvelle que j'imaginai et que je voulais comme un clin d'œil à mon grand-père, un ancien mineur de la Matheysine. Elle raconte l'histoire d'un mineur retraité et de sa femme qui partent en Russie pour le grand voyage de leur vie. La femme emporte avec elle en toute discrétion quatre Napoléons d'Or précieusement gardés jusqu'alors. Mais à son retour en Isère, elle s'aperçoit qu'elle les a perdus. Elle ne saura jamais que ces derniers feront le bonheur de quelqu'un d'autre...

À travers cette histoire, je souhaite montrer que parfois on côtoie des choses qu'on ne soupçonne pas et on croise des personnes sans leur accorder d'importance. Or si on s'ouvre aux autres et au monde, on perçoit alors toutes leurs richesses cachées... ».

Cousu d'or

...

Au petit matin, Josie adorait se trouver dans sa cuisine pour boire un premier café tout frais passé. En même temps, elle regardait par la fenêtre si le Conex avait mis son chapeau, ce qui ne voulait rien dire quant au temps qu'il ferait dans la journée. Ce qui était plus parlant, c'étaient les vaches. Si elles paissaient du bon côté de la montagne, on était certain d'avoir une belle journée !

Elle n'attendait pas Claude qui dès le matin, le nez au vent, en toutes saisons, faisait le tour du propriétaire en respirant avec bonheur l'air pur de ses chères montagnes.

La porte donnant sur le jardin s'ouvrit et Claude entra, chargé de bûches qu'il laissa tomber avec fracas dans le charbonnier. Il y avait toujours un bon feu de bois dans la cuisine, même l'été, car Josie était frileuse et n'aimait pas grelotter en vaquant à ses occupations.

La vieille cafetière bleue de la mère de Claude était sur le bord du poêle, et après s'en être servi un grand bol, il prit place en face de sa femme et lui sourit :

- « Alors, tes bagages sont-ils prêts ? »

Josie fit la grimace. Ils avaient fêté la semaine précédente leurs 40 années de mariage en invitant leurs enfants, petits enfants, parents et amis. La fête avait été très réussie, mais le rêve de Claude était de partir faire un voyage en Russie. Depuis longtemps il en parlait, mais voilà que son rêve était sur le point de se réaliser.

« J'ai peur d'avoir froid là-bas, tu sais, j'aurais préféré une autre destination !

Et pourquoi ne te tricoterai-tu pas une grande veste bien chaude. A l'allure où tu vas, tu mettras peu de temps, et au moins tu pourras te blottir dedans lorsque tu sentiras le froid. Et en vacances, c'est un vêtement bien utile ».

Josie fut séduite par une telle idée. Le lendemain, elle fit un voyage éclair à Grenoble pour acheter de la laine bien douce et bien moelleuse. Et dès le soir, elle se mit au travail sans perdre un instant.

Les jours passèrent, la veste prenait fière allure et il ne restait plus qu'à coudre les boutons.

Les boutons ? « Que vais-je mettre, il en faut des très gros et je n'ai pas ce qu'il me faut dans ma boîte à ouvrage », se disait Josie.

A force de chercher une solution, elle eut une idée de génie !

Dans son enfance, Josie avait une vieille grand-mère qui possédait 4 Napoléon d'or. La petite fille les admirait bien souvent et les sortait de leur vieille boîte en bois. C'était son grand-père Hervé qui les avait rangés là, il y a fort longtemps, avec un petit carnet usé sur lequel il avait écrit certaines phrases qu'il affectionnait particulièrement comme par exemple : « La Révolution, c'est mon cheval de bataille ».

Pour lui, lorsqu'il parlait de la « Révolution », il faisait référence à la rude tâche des mineurs qui, comme lui, exploitaient les sous-sols de la Matheysine en extrayant l'antracite à la sueur de leur front. C'était plutôt eux qui se faisaient « exploiter », car ils travaillaient dans des conditions dignes de *Germinal*. Grand-père Hervé était boisiste, c'est-à-dire qu'il étayait les galeries après avoir durement creusé un passage avec son piochon, une lourde lampe accrochée à son casque. Et parfois il y avait des grèves, des protestations des ouvriers mal payés, une sorte de révolution où tout le monde s'enflammait et qui aboutissait rarement à une amélioration de la condition des ouvriers. Syndicaliste à fond, il était toujours le premier en tête à mener la bataille, répétant bien souvent que c'était le peuple qui faisait avancer la machine et qu'il ne fallait pas oublier qu'à la Révolution, malgré la suffisance des grands de ce monde, certaines têtes étaient bel et bien tombées sous la guillotine.

Grand-mère se plaisait à raconter cette vie de labeur, et ajoutait toujours en aparté : « Il ne faut pas gaspiller cet argent durement épargné. Il faut s'en servir à bon escient, le faire fructifier si possible et surtout ne pas le dépenser ! »

Josie souriait en son for intérieur, car grand-mère répétait textuellement ce que disait grand-père un peu avare et pas du tout dépensier, qui trouvait toujours que sa femme faisait valser l'anse du panier !

Au décès de sa grand-mère, Josie qui était devenue une belle jeune fille,

reçu en héritage ses quatre Napoléon d'or qu'elle n'avait jamais dépensés, malgré les années parfois difficiles avec Claude lorsqu'ils élevaient leurs trois garçons. Mais la maxime de son grand-père, dont l'encre à présent avait beaucoup pâli, était gravée dans son esprit et ces biens intouchables.

- « Intouchables, d'accord, se dit Josie, je ne dois pas les dépenser certes, mais je ne vais certainement pas les laisser ici, dans la maison où nous serons absents, au risque de me les faire voler si nous sommes cambriolés ! Je vais m'en servir de boutons pour ma veste ! ».

Forte de sa décision et se trouvant bien avisée, Josie prit chaque pièce qu'elle entortilla de laine avec un crochet. La pièce était invisible, et il n'y avait à la place qu'un superbe bouton plat et rond. Chacun fut solidement cousu avec soin.

Enfin ce fut le grand voyage ! La Russie est vraiment le pays des extrêmes et de la diversité. Claude et Josie ne voyageaient pas seuls, mais avec deux couples d'amis dont l'un d'eux, Albert, avait encore de la famille à Saint-Pétersbourg.

Féru d'histoire de son pays, Albert, leur fit découvrir l'histoire politique de la Russie, l'extraordinaire conservatoire de toutes les architectures qui l'ont jalonnée, mettant l'accent sur cette part du passé, de cette âme russe qui refuse d'oublier la profondeur de ses racines.

Ils prirent le train pour voyager entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Claude rêvait de gagner la Sibérie et éventuellement la Mongolie et Pékin par les lignes de ce fameux Transsibérien, cristallisation de l'aboutissement de ses rêves les plus fous. Mais Josie se recroquevillait de plus en plus dans sa veste de laine, car on était en juin et la température ne dépassait guère les 12°, les nuits étant encore plus fraîches. Ils avaient quitté leurs chères montagnes sous un soleil radieux, mais la chaleur n'était pas au rendez-vous dans ce pays qui les accueillait.

Saint-Pétersbourg, c'est la géniale création d'un souverain, un chef-d'œuvre architectural du XVIIIe siècle qu'on ne se lasse pas d'admirer

au fil des palais, des canaux et des plus extraordinaires musées du monde.

La famille d'Albert les accueillit avec beaucoup de gentillesse et de serviabilité. Ils furent hébergés dans une petite maison d'hôte, accolée à la maison principale de cette grande famille qui grouillait à tel point de tellement d'enfants, aïeuls, cousins et cousines, que Claude et Josie avaient le tournis le soir lorsqu'ils se retrouvaient dans leur petite chambre, si accueillante était-elle ! Mais l'échange était tellement fort que chacun s'accommodait de cette vie joyeuse.

Puis ce fut le dernier soir. Un groupe folklorique donnait une représentation dans un vieux théâtre, et chacun se pomponna au mieux pour participer à cette joyeuse soirée. Bien qu'étant vêtue assez chaudement, Josie prit malgré tout sa veste en laine, pensant que le retour serait encore plus frais !

Il y avait une foule impressionnante qui se bousculait et Josie, un peu étourdie, ne lâchait pas la main de Claude qui plaisantait joyeusement avec leurs amis. La soirée fut très réussie, mais chacun regagna rapidement sa chambre car le lendemain le départ était prévu de bonne heure.

Josie ne sut jamais à quel moment elle prit vraiment conscience qu'elle avait perdu sa veste. Maintes fois, elle refit de mémoire le trajet entre la maison où ils furent hébergés, le théâtre, le petit bar où ils avaient bu un dernier verre, le retour en train, puis en avion. Ce n'est qu'à Grenoble, trouvant décidément qu'il faisait bien froid, qu'elle ne trouva pas sa veste qu'elle pensait soigneusement rangée au fond de son sac à dos. Au début, elle ne paniquait pas trop, pensant l'avoir pliée dans la valise. Elle avait hâte de se retrouver chez elle et de fouiller leurs affaires de fond en comble.

Mais il fallut se rendre à l'évidence ; pas de veste, nulle part ; elle avait

disparu. En le constatant, Josie se laissa tomber sur son vieux fauteuil et éclata en sanglots.

Affolé, Claude se mit en devoir de la consoler, sans parvenir à mesurer l'ampleur et la cause de son chagrin. Pour lui, perdre une veste ne justifiait pas un tel désespoir.

- « Allons, Josie, ce n'est pas dramatique, tu en tricoteras une autre,

- Tu ne comprends pas Claude, c'était toute ma fortune.

- Ta fortune ? Que dis-tu là ?

- J'avais cousu mes Napoléon d'or en guise de boutons.

- Tu avais fait quoi, s'exclama Claude complètement désorienté ?

- Et bien, comme je ne voulais pas laisser mes chers Napoléon d'or à la maison, au risque de nous faire cambrioler, je m'en suis servie de boutons et de ce fait je les ai emportés avec nous en Russie. Tu vois comme cette perte est cruelle pour moi, pour toi, pour nous qui pendant toutes ces années avons fait des sacrifices pour ne pas les dépenser, même dans les moments les plus critiques ».

Que dire ? Claude était très ennuyé mais n'étant pas le gardien du trésor de la grand-mère de Josie, et comme pour lui ces pièces avaient plus une valeur sentimentale que commerciale, il ne put qu'essayer, une nouvelle fois de consoler sa femme et d'apaiser son chagrin.

Mais Josie s'en voulut tout au long de sa vie et ne se pardonna jamais d'avoir été si étourdie.

Sous un vieux pont de la Volga, pas très loin de Saint-Pétersbourg, une vieille femme indigente fléchit sous le poids de ses hardes et d'une vieille valise en carton bouillie.

Elle vient du foyer des Sans-Abris qui, prenant pitié de son dénuement et de sa pauvreté, lui a fait don d'une grande veste en laine un peu défraîchie, mais très chaude. Au moins, les courants d'air ne passeront pas, la vieille femme pourra la boutonner, car cette veste est

ornée de quatre magnifiques boutons plats dont la dorure passe à travers l'effilochage de la laine.

Une dorure que la mendiante se plait à imaginer comme l'or le plus pur !

Il est si doux de rêver !

Achévé d'imprimer à Montbonnot-Saint-Martin (38)
sur les presses de l'Imprimerie Notre-Dame
Papier recyclé - Encres à base végétale
Juin 2011

“**L**es Fêtes Révolutionnaires de Vizille, associées exceptionnellement en 2010 à la manifestation équestre internationale EQUIRANDO, ont inspiré le thème de ce concours de nouvelles organisé pour la 3e année consécutive par la communauté de communes du Sud Grenoblois.

Découvrez dans le présent recueil les textes des six lauréats primés pour leur originalité, la qualité de leur écriture et leur interprétation très particulière de la phrase clé de ce concours : « la révolution, c'est mon cheval de bataille ».

Bonne lecture à tous ! »

Robert Meyer,
Vice-président
de la communauté de communes du Sud Grenoblois
chargé de l'identité du territoire
et des relations extérieures

LIBRAIRIE
ARTHAUD
Grenoble

 **SUD Grenoblois**
communauté de communes

IMPRIMERIE
NOTRE DAME
PARIS
imprimerienotredame.com

Les Affiches
L'ART DE L'AFFICHE MODERNE

Clos Jouvin - 100 montée de la Creuse - 38560 Jarrie
Tél. 04 76 68 84 60
www.sudgrenoblois.fr